

* Commentaires du 5 février 2012 *



Les exégèses de Mme Marie-Noëlle Thabut

A propos de Marie-Noëlle Thabut : elle a fait des études de droit, puis d'exégèse. Elle s'est beaucoup investie dans la pastorale liturgique et l'initiation biblique, à travers des cours, des conférences et des voyages en Terre sainte. Elle est surtout connue du grand public grâce à ses émissions sur Radio Notre-Dame, ses commentaires dans Magnificat et son grand ouvrage sur les années liturgiques, *L'intelligence des Écritures*, pour comprendre la parole de Dieu chaque dimanche en paroisse, paru chez Soceval.



1. Les textes de ce dimanche

1. Jb 7, 1-4.6-7
2. Ps 146, 1.3, 4-5, 6-7
3. 1Co 9, 16-19.22-23
4. Mc 1, 29-39

PREMIÈRE LECTURE : Jb 7, 1-4.6-7

Livre de Job

7

- 01i Job prit la parole et dit : « Vraiment, la vie de l'homme sur la terre est une corvée, il fait des journées de manœuvre.
- 02 Comme l'esclave qui désire un peu d'ombre,
comme le manœuvre qui attend sa paye,
- 03 depuis des mois je n'y ai gagné que du néant,
je ne compte que des nuits de souffrance.
- 04 À peine couché, je me dis :
'Quand pourrai-je me lever ?'
Le soir n'en finit pas :
je suis envahi de cauchemars jusqu'à l'aube.
- 06 Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand,
ils s'achèvent quand il n'y a plus de fil.
- 07 Souviens-toi, Seigneur : ma vie n'est qu'un souffle,
mes yeux ne verront plus le bonheur. »

PREMIÈRE LECTURE - l'exégèse de Mme Thabut : Jb 7, 1-4.6-7

Nous n'avons lu ici malheureusement que quelques lignes du livre de Job qui compte quarante-deux chapitres ! Mais nous comprenons déjà qu'il affronte la question la plus terrible de nos vies, celle de la souffrance. Et beaucoup d'entre nous se reconnaîtront dans les plaintes de Job ; car l'une des grandes qualités de ce livre est la vérité, l'actualité des questions qu'il ose poser.

Vous connaissez l'histoire : « Il était une fois un homme du nom de Job, un homme intègre et droit qui craignait Dieu et s'écartait du mal ». Il était heureux, il était riche... tout allait bien pour lui, dirait-on aujourd'hui. Il avait une femme et de nombreux enfants et son seul souci à leur égard était de les voir rester dans le droit chemin. Bref, en tous points, il était irréprochable.

Et puis, soudain, tous les malheurs du monde s'abattent sur lui ; en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, il perd tout : ses richesses, ses troupeaux, et, bien pire, tous ses enfants ; il lui reste encore la santé, mais pas pour longtemps : une deuxième vague de malheurs s'abat sur lui ; il est atteint de la lèpre, il devient affreux à voir et sa maladie l'oblige à quitter la ville ; il doit quitter sa maison magnifique pour s'installer sur la décharge publique ; et, dans tout cela, il est horriblement seul : sa propre femme ne le comprend pas.

Tout au long du livre, Job ne sait que redire sa souffrance, physique, psychologique, morale, l'angoisse devant la mort prématurée, et pourtant l'horreur de vivre, l'incompréhension des amis... et, pire que tout, le silence de Dieu. Il égrène toute cette douleur, dans des termes admirables, d'ailleurs, et répète sans cesse son incompréhension devant l'injustice qu'elle représente à ses yeux. Car, à l'époque où ce livre a été écrit, tout le monde en Israël pensait que la justice de Dieu consiste à récompenser scrupuleusement les bons et à punir les méchants. C'est ce que l'on appelle la « logique de rétribution ».

Mais voilà, justement, Job a toujours mené une vie droite et il ne mérite nullement d'être puni.

Ses amis ne l'entendent pas de cette oreille : ils pensent comme tout le monde et donc lui répètent à longueur de journée le même discours. En gros, cela tourne autour de deux argumentations : premier raisonnement, puisque la souffrance est toujours une punition : si tu souffres, c'est que tu as péché, fais ton examen de conscience ; à quoi Job répond : non, je vous assure, je n'ai pas péché ; et les amis de surenchérir : tu as donc doublement tort ; non seulement, tu as péché (la preuve, c'est que tu souffres), mais en plus tu as l'audace de le nier ! Soyons francs, quand nous disons aujourd'hui « Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? » ou « Ils ne l'ont pas volé », nous parlons comme eux. Deuxième raisonnement, la souffrance est une école de vertu, quelque chose comme « Qui aime bien châtie bien » ; par exemple un de ses amis ose lui dire : « Heureux l'homme que Dieu réprimande ! Ne dédaigne donc pas la semonce du Puissant. C'est lui qui, en faisant souffrir, répare, lui dont les mains, en brisant, guérissent. » (Jb 5, 17 - 18).

Tout au long du livre, Job refuse ces explications trop faciles ; il voudrait bien que cesse tout ce verbiage inutile qui l'enfoncé encore plus dans la solitude ; certaines de ses phrases sont d'ailleurs une leçon pour tous les visiteurs de malades et de souffrants de toute sorte : « Qui vous apprendra le silence, la seule sagesse qui vous convienne ? » (Jb 13, 5)... « Écoutez-moi, écoutez-moi, c'est ainsi que vous me consolerez » (Jb 21, 2), autrement dit : Vous feriez mieux de vous taire et de m'écouter, c'est la seule manière de me consoler. Lui ne sait que dire, clamer, hurler sa souffrance et sa révolte... mais sans jamais cesser d'affirmer « Dieu ne peut être que juste ». Lui-même va faire un long chemin : au début du livre, il répète sans arrêt « je vous dis que je n'ai pas péché, donc ce qui m'arrive est injuste »... sans s'apercevoir qu'en disant cela, il est bien dans la même logique que ses amis : « si on souffre, c'est qu'on a péché ». Puis peu à peu, la voix de l'expérience parle : il a vu combien de fois des bandits vivre heureux, impunis et mourir sans souffrir pendant que des gens honnêtes, des innocents ont des vies d'enfer et de longues agonies. Non, il n'y a pas de justice, comme on dit. Et ses amis ont tort de prétendre que les bons sont toujours récompensés et les méchants toujours punis. À la fin, à bout d'arguments, il fait acte d'humilité et reconnaît que, Dieu seul sait les mystères de la vie.

Alors il est prêt pour la découverte, et Dieu l'attendait là : c'est Lui, désormais qui prend la parole ; il ne lui fait pas de reproche, il dit aux amis de Job que leurs explications ne valent rien ; il va jusqu'à dire : « seul, Job a bien parlé de moi » ; ce qui veut dire qu'on a le droit de crier, de se révolter ; puis il invite Job à contempler la création et à reconnaître humblement son ignorance ; comme un père reprend gentiment mais fermement son fils, Dieu fait comprendre à Job que « ses pensées ne sont pas nos pensées » et que si sa justice nous échappe, cela ne nous autorise pas à la contester. Job qui est un homme intègre et droit, on nous l'a dit dès le début, comprend la leçon : il avoue « J'ai abordé, sans le savoir, des mystères qui me confondent... Je ne fais pas le poids, que te répliquerais-je ?... » (Jb 42, 3 ; 40, 4).

En définitive, le livre de Job ne donne pas d'explication au problème de la souffrance ; si nous en attendions une, nous serons déçus ; mais il nous indique le chemin : ne pas retenir nos cris, mais garder confiance et tenir fort la main de Dieu : puisqu'Il est avec nous tous les jours jusqu'à la fin du monde. Comme dit Claudel, « Jésus n'est pas venu expliquer la souffrance mais l'habiter par sa présence ».

Psaume 146/147

R/ Bénissons le Seigneur qui guérit nos blessures !

- 01 Alléluia !
Il est bon de fêter notre Dieu,
il est beau de chanter sa louange !
- 03 il guérit les cœurs brisés
et soigne leurs blessures.
- 04 Il compte le nombre des étoiles,
il donne à chacune un nom ;
- 05 il est grand, il est fort, notre Maitre :
nul n'a mesure son intelligence.
- 06 Le Seigneur éleve les humbles
et rabaisse jusqu'à terre les impies.
- 07 Entonnez pour le Seigneur l'action de grâuce,
jouez pour notre Dieu sur la cithare !

PSAUME - L'exégèse de Mme Thabut : Ps 146, 1.3, 4-5, 6-7

Ce psaume commence par le mot « Alléluia » qui a tellement d'importance dans la tradition juive : c'est l'acclamation qu'on adresse au Dieu qui a libéré son peuple ; voici comment on l'explique : « Dieu nous a fait passer de la servitude à la liberté, de la tristesse à la joie, du deuil au jour de fête, des ténèbres à la brillante lumière, de la servitude à la rédemption. C'est pourquoi chantons devant lui l'Alléluia » (Mishna, Traité Pesahim V, 5).

On comprend mieux, du coup, la phrase « Il est bon de fêter notre Dieu, il est beau de chanter sa louange ! » et on voit bien, aussi, pourquoi il nous est proposé ce dimanche, en écho à la première lecture tirée du livre de Job ; le verset 3 affirme « Dieu guérit les cœurs brisés, il soigne leurs blessures » ; cœur brisé, Job en était un : affronté à la plus cruelle énigme de notre vie, la souffrance. Au sein même de sa douleur, ce qui nous était donné en exemple, chez Job, c'était sa ténacité à vouloir à tout prix entrer en dialogue avec Dieu. Et ce qu'il découvre, en fin de compte, ce n'est pas un coup de baguette magique qui le délivrerait de toutes ses souffrances, mais c'est la présence de Dieu à ses côtés, quoi qu'il arrive.

Quand on dit « le Seigneur guérit les cœurs brisés, il soigne leurs blessures », il s'agit bien des cœurs, pas des corps ! Cette présence de Dieu auprès des plus petits et de ceux qui souffrent est une des grandes découvertes de l'Ancien Testament : désormais l'homme n'est plus seul face aux difficultés et, pour certains, aux cruautés de l'existence. Le livre de l'Ecclésiastique va jusqu'à dire : « Les larmes de la veuve coulent sur les joues de Dieu » (Si 35, 18). Il est probable que les cœurs brisés dont il est question ici, ce sont les juifs de Jérusalem déportés à Babylone par Nabuchodonosor... L'Alléluia le laissait entendre, et puis, dès le début du psaume, le verset 2 que nous ne lisons pas ce dimanche, parle d'eux

justement : « Le Seigneur rebâtit Jérusalem, il rassemble les déportés d'Israël ». Voici donc la première strophe dans son ensemble : « Alléluia ! Il est bon de fêter notre Dieu, il est beau de chanter sa louange ! Le Seigneur rebâtit Jérusalem, il rassemble les déportés d'Israël. Il guérit les cœurs brisés, et soigne leurs blessures. »

Cet « Alléluia » qui est le chant de la libération prend tout son sens avec le rappel de la fin de l'Exil à Babylone. Surtout si on se souvient que ce retour d'Exil est vécu non seulement comme une libération politique, mais peut-être plus encore comme une libération spirituelle : pendant l'Exil, le peuple d'Israël a eu tout loisir de relire son histoire et de faire son examen de conscience ; les prophètes avaient prédit le désastre si on ne se convertissait pas ; et le désastre est arrivé sous les traits de Nabuchodonosor ; le retour au pays, la reconstruction de Jérusalem ouvrent un nouvel avenir : Dieu a pardonné. Désormais, de retour sur la Terre sainte, on va de nouveau essayer d'y vivre saintement.

Et ne croyez pas qu'on change de sujet avec les versets suivants : « Il compte le nombre des étoiles, il donne à chacune un nom... » Bien sûr, c'est une allusion à la Création ; mais on sait bien que le premier article de foi pour Israël est « je crois en Dieu libérateur » et le deuxième article seulement « je crois en Dieu créateur » ; la foi en la création est lue à la lumière de l'expérience de la libération d'Égypte et de toutes les libérations successives : le Dieu créateur est admiré, loué pour sa toute-puissance, mais surtout pour son projet d'amour sur l'humanité. D'ailleurs, chaque fois qu'on parle d'étoiles en Israël, on pense sûrement à la fameuse promesse faite à Abraham : une descendance aussi nombreuse que les étoiles.

Ce projet de Dieu sur l'homme est un rêve de grandeur (à la hauteur des étoiles) ; le Créateur qui a modelé l'homme à partir de la poussière du sol est aussi celui qui, inlassablement, le relève chaque fois que c'est nécessaire pour l'attirer à lui : « Le Seigneur relève les humbles... » Les humbles, les petits, nous les rencontrons souvent dans la Bible : ce sont ceux qui n'ont pas de prétentions devant Dieu, ni de mérites à faire valoir. Les impies, au contraire (on pourrait traduire « les prétentieux ») ne sont pas prêts à accueillir les dons de Dieu. Dans cette phrase « Le Seigneur relève les humbles, et rabaisse jusqu'à terre les impies », on reconnaît le cantique d'Anne, la maman de Samuel et aussi le Magnificat, sans compter quelques psaumes. Jésus aussi avait une prédilection pour les tout-petits : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt 11, 25).

Et c'est pour cela que le chant de reconnaissance jaillit du cœur des croyants : « Il est bon de fêter notre Dieu... Il est beau de chanter sa louange ! » Cela est bon de deux manières : d'abord, parce que c'est justice, et aussi parce que c'est notre bonheur. L'homme est ainsi fait qu'il ne trouve son bonheur que dans une relation filiale avec Dieu. Saint Augustin priait ainsi : « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne demeure en toi ».

Complément :

Pour une fois la traduction grecque de la Bible nous joue un mauvais tour : car elle a compté deux psaumes différents (146 et 147) là où la Bible en hébreu n'en compte qu'un, numéroté 147. Premier inconvénient, pas bien grave, c'est l'un des rares psaumes qui

posent un problème de numérotation. Deuxième conséquence, plus fâcheuse, cela nous prive d'apprécier la construction de l'ensemble de ce cantique unique : il est encadré par le mot Alléluia (au verset 1 et à la fin du verset 20).

DEUXIÈME LECTURE : 1Co 9, 16-19.22-23

Première lettre de saint Paul Apôtre aux Corinthiens

9

- 16i Frères, si j'annonce l'Évangile, je n'ai pas à en tirer orgueil, c'est une nécessité qui s'impose à moi ; malheur à moi si je n'annonçais pas l'Évangile !
- 17 Certes, si je le faisais de moi-même, je recevrais une récompense du Seigneur. Mais je ne le fais pas de moi-même, je m'acquitte de la charge que Dieu m'a confiée.
- 18 Alors, pourquoi recevrai-je une récompense ? Parce que j'annonce l'Évangile sans rechercher aucun avantage matériel, ni faire valoir mes droits de prédicateur de l'Évangile.
- 19 Oui, libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous afin d'en gagner le plus grand nombre possible.
- 22 Avec les faibles, j'ai été faible, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous pour en sauver à tout prix quelques-uns.
- 23 Et tout cela, je le fais à cause de l'Évangile, pour bénéficier, moi aussi, du salut.

DEUXIÈME LECTURE – L'exégèse de Mme Thabut : 1Co 9, 16-19.22-23

Il apparaît dans plusieurs lettres de Saint Paul qu'il se fait une gloire de travailler de ses mains pour ne pas être financièrement à la charge de la communauté chrétienne. Il semble que, dans l'Église de Corinthe, certains de ses adversaires aient trouvé dans ce comportement un argument contre lui : puisque Paul n'utilise pas de son droit d'être rétribué, c'est qu'il veut échapper à tout contrôle. Est-il authentiquement l'apôtre qu'il prétend être ? Paul présente ici les raisons profondes de sa conduite. S'il se montre à ce point désintéressé, c'est pour que l'on sache bien qu'il « ne roule pas pour lui » ; il ne considère pas l'annonce de la Bonne Nouvelle comme l'exercice d'un métier dont il pourrait tirer quelque avantage que ce soit, mais l'accomplissement de la mission qui lui est confiée. Il est en « service commandé » et c'est cela qui le rend libre.

« J'annonce l'Évangile, c'est une nécessité qui s'impose à moi » : Paul n'a pas choisi d'annoncer l'évangile, on le sait bien ; ce n'était pas prévu au programme, pourrait-on dire ! Il était un juif fervent, cultivé, un Pharisien : tellement fervent qu'il a commencé par persécuter la toute nouvelle secte des Chrétiens. Et puis sa conversion imprévisible a tout changé ; désormais, il a mis son tempérament passionné au service de l'Évangile. Pour lui, la prédication est une fonction qui lui a été imposée lors de sa vocation : comme si, à ses yeux, on ne pouvait pas être chrétien sans être apôtre. Il sait bien que s'il a été appelé par Dieu, c'est *POUR* le service des autres, ceux qu'il appelle les « païens » ; il le dit dans la lettre aux Galates : « ... Celui qui m'a mis à part depuis le sein de ma mère et m'a appelé par sa grâce, a jugé bon de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les païens... » (Ga 1, 15).

Comment ne pas penser à la vocation de certains prophètes ; Amos, par exemple : « Je n'étais pas prophète, je n'étais pas fils de prophète, j'étais bouvier, je traitais les sycomores ; mais le Seigneur m'a pris de derrière le bétail et le Seigneur m'a dit : Va, prophétise à Israël mon peuple. » (Am 7, 14). Ou encore Jérémie : « La Parole du Seigneur s'adressa à moi : Avant de te façonner dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu sortes de son ventre, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les nations. (Jr 1, 4-5). Un prophète, par hypothèse, est toujours un homme *POUR* les autres. Dans l'évangile de Marc, que nous lisons dans cette même liturgie, Jésus dit bien que c'est *POUR* annoncer la Bonne Nouvelle qu'il est venu.

Cette conscience de sa responsabilité fait dire à Paul une phrase très forte qui nous surprend peut-être : « Malheur à moi si je n'annonce pas l'évangile ! » Cela ne veut pas dire qu'il a peur d'une sanction quelconque ou qu'il ressent une menace extérieure pour le cas où il ne remplirait pas sa mission ; mais quelque chose comme « Si je n'annonçais pas l'Évangile, je serais le plus malheureux des hommes » : cette passion nouvelle pour l'évangile est devenue une seconde nature. Parce que cette découverte qu'il a faite, il brûle de la partager.

Elle est là sa joie et sa récompense : simplement savoir qu'il a accompli sa mission. Paul n'est pas un prédicateur itinérant qui vend ses talents d'orateur en faisant des conférences payantes ici ou là ; il est en service commandé : « C'est une nécessité qui s'impose à moi... Je ne le fais pas de moi-même, je m'acquitte de la charge que Dieu m'a confiée. » Cette dernière expression était celle qu'on employait pour les esclaves ; si bien qu'on pourrait résumer ainsi les versets 17-18 : si j'avais choisi ce métier moi-même, je me ferais payer comme pour tout autre métier ; mais en réalité, je suis devenu l'esclave de Dieu, et un esclave n'est pas payé, comme chacun sait ! Mais pourtant ma récompense est grande, car c'est un grand honneur et une grande joie d'annoncer l'Évangile : traduisez « Ne recevoir aucun salaire, voilà mon salaire » ; cet apparent paradoxe est la merveilleuse expérience quotidienne de tous les serviteurs de l'Évangile. Car la gratuité est le seul régime qui s'accorde avec le discours sur la gratuité de l'amour de Dieu. Bien sûr, il faut vivre et assurer sa subsistance ; mais Paul nous dit très fort ici que la prédication de l'Évangile est une charge, une mission, une vocation et non un métier. En accomplissant de tout cœur la tâche qui lui est imposée, l'apôtre est gratifié de la joie de donner : en cela il est à l'image de celui qu'il annonce.

Cette prédication n'est pas seulement paroles mais aussi tout un comportement : « J'ai partagé la faiblesse des faibles, pour gagner les faibles » ; de quelle sorte de faiblesse parle-t-il ? Je m'explique : cette phrase traduit le contexte dans lequel Paul écrit : les membres de la communauté de Corinthe n'ont pas tous eu le même parcours, comme on dit. Certains sont d'anciens juifs, devenus chrétiens, comme Paul ; mais les autres sont d'anciens non-juifs ; ils n'étaient pourtant pas des païens, à proprement parler ; ils avaient une religion, des dieux, des rites... leur Baptême et leur entrée dans la communauté chrétienne leur ont imposé des changements d'habitudes parfois radicaux. Par exemple, dans leur ancienne religion, ils offraient des sacrifices à leurs idoles et mangeaient ensuite la viande des animaux sacrifiés, dans une sorte de repas sacré. En adhérant à la foi chrétienne, ils ont évidemment abandonné ces pratiques : on sait que l'entrée en catéchuménat imposait des exigences très strictes.

Mais il peut leur arriver d'être invités par des proches ou des amis païens ; par exemple, on a retrouvé des cartes d'invitation à une réception dans un Temple à Corinthe, dont voici la

formule : « Antoine, fils de Ptolémée, t'invite à dîner avec lui à la table du Seigneur Sarapis (l'un des nombreux dieux de Corinthe), dans les locaux du Sarapeion de Claude... » ; suivent le jour et l'heure. Quand on est un Chrétien sûr de sa foi (Paul dit « fort ») on n'a aucun cas de conscience à accepter ce genre d'invitations : puisque les idoles n'existent pas, on peut bien leur immoler tous les animaux que l'on voudra, ces sacrifices n'ont aucun sens et donc ces repas ne sont pas un blasphème à l'égard du Dieu des Chrétiens. Un chrétien sûr de sa foi est assez libre pour cela. Et il préfère ne pas peiner sa famille en refusant une invitation.

Mais il y a des chrétiens moins sûrs d'eux, ceux que Paul appelle les faibles : ils savent bien, eux aussi, que les idoles ne sont rien... Mais ce genre de problème les trouble encore ; d'une part, ils risquent d'être choqués en voyant certains chrétiens participer à ces banquets. D'autre part, s'ils suivent cet exemple, ils risquent de vivre ensuite dans une épouvantable culpabilité. Paul donne alors des conseils de prudence à ceux qui n'ont pas ce genre de scrupules : « Prenez garde que cette liberté même, qui est la vôtre, ne devienne une occasion de chute pour les faibles. Car si l'on te voit, toi qui as la connaissance, attablé dans un temple d'idole, ce spectacle risque de pousser celui dont la conscience est faible à manger lui aussi des viandes sacrifiées... » (1 Co 8, 9 - 10). Et il conclut « Si un aliment doit faire tomber mon frère, je renoncerai à tout jamais à manger de la viande, plutôt que de faire tomber mon frère » (1 Co 8, 13). Ici, il dit la même chose dans d'autres termes : « J'ai partagé la faiblesse des plus faibles pour gagner aussi les faibles. »

Dans les chapitres 14 et 15 de la lettre aux Romains, il reprendra le même thème : « Le Règne de Dieu n'est pas affaire de nourriture ou de boisson ; il est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint... Recherchons donc ce qui convient à la paix et à l'édification mutuelle... Tout est pur, certes, mais il est mal de manger quelque chose lorsqu'on est ainsi occasion de chute... C'est un devoir pour nous, les forts, de porter l'infirmité des faibles et de ne pas rechercher ce qui nous plaît » (Rm 14, 17 - 20 ; 15, 1).

ÉVANGILE : Mc 1, 29-39

Évangile de Jésus-Christ selon saint Marc

1

- 29 En quittant la synagogue, Jésus, accompagné de Jacques et de Jean, alla chez Simon et André.
- 30 Or, la belle-mère de Simon était au lit avec de la fièvre. Sans plus attendre, on parle à Jésus de la malade.
- 31 Jésus s'approcha d'elle, la prit par la main, et il la fit lever. La fièvre la quitta, et elle les servait.
- 32 Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amenait tous les malades, et ceux qui étaient possédés par des esprits mauvais.
- 33 La ville entière se pressait à la porte.
- 34 Il guérit toutes sortes de malades, il chassa beaucoup d'esprits mauvais et il les empêchait de parler, parce qu'ils savaient, eux, qui il était.
- 35 Le lendemain, bien avant l'aube, Jésus se leva. Il sortit et alla dans un endroit désert, et là il pria.
- 36 Simon et ses compagnons se mirent à sa recherche.
- 37 Quand ils l'ont trouvé, ils lui disent : « Tout le monde te cherche. »

- 38 Mais Jésus leur répond : « Partons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame la Bonne Nouvelle ; car c'est pour cela que je suis sorti. »
- 39 Il parcourut donc toute la Galilée, proclamant la Bonne Nouvelle dans leurs synagogues, et chassant les esprits mauvais.

L'ÉVANGILE – L'exégèse de Mme Thabut : Mc 1, 29-39

On dirait presque un reportage : Marc nous dit les lieux et les moments ; c'est tout juste s'il ne précise pas l'heure exacte ; mais comme justement les objectifs des évangélistes ne sont jamais d'ordre journalistique, il faut croire que *toutes ces précisions ont un sens théologique* ; à nous de savoir lire entre les lignes.

Donc, ceci se passe en Galilée, à Capharnaüm ; un jour, un soir et un lendemain de sabbat ; comme chacun sait, le jour pour les juifs ne se compte pas de minuit à minuit, mais du coucher du soleil au coucher du soleil ; le sabbat commence le vendredi soir au coucher du soleil et finit le samedi soir à l'apparition des premières étoiles ; on sait aussi que le sabbat est un jour réservé à la prière et à l'étude de la Torah, à la synagogue et chez soi ; c'est bien pour cela que les habitants de Capharnaüm amènent leurs malades à Jésus seulement le soir du sabbat ; Marc nous dit : « Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amenait tous les malades, et ceux qui étaient possédés par des esprits mauvais. » En précisant que le soleil est couché, Marc veut peut-être également attirer notre attention : puisque le soleil est couché, nous sommes déjà dimanche, le premier jour de la semaine. On sait le sens que le dimanche a pris pour les premiers chrétiens : il symbolise le début de la création nouvelle.

Le reste de la journée, Jésus n'a fait qu'une chose : aller à la synagogue de la ville et il est rentré aussitôt après à la maison ; si Marc le précise, c'est sans doute pour nous rappeler que Jésus est un Juif fidèle à la loi. Le matin, à la synagogue, il a délivré un « homme possédé d'un esprit impur » (v. 23), selon l'expression de Marc ; et la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre que Jésus commande aux esprits impurs ; pas étonnant que le soir, après la fin du sabbat, on lui amène tous les malades et les possédés. En filigrane, Marc nous dit déjà : voici le Messie, celui qui annonce et accomplit le Royaume.

Curieusement, les démons connaissent l'identité de Jésus, et Jésus leur interdit de parler : « Il chassa beaucoup d'esprits mauvais et il les empêchait de parler, parce qu'ils savaient, eux, qui il était. » Eux savent ce qui a été révélé lors du Baptême de Jésus par Jean-Baptiste et que l'esprit impur a proclamé le matin même à la synagogue de Capharnaüm : « De quoi te mêles-tu, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre. Je sais qui tu es : Le Saint de Dieu ».

Pourquoi ce silence imposé ? Alors que Jésus n'est pas venu pour se cacher... Probablement parce que les habitants de Capharnaüm ne sont pas encore prêts pour cette révélation : il leur reste encore tout un chemin à parcourir avant de découvrir le vrai visage du Christ ; il ne suffit pas de savoir dire « Tu es le Saint de Dieu » ; cela, les démons savent très bien le faire. Pour l'instant, les malades sont attirés par Jésus, mais sont-ils prêts pour la foi ? C'est là l'ambiguïté des miracles : le risque de repartir guéri sans avoir rencontré Dieu. Et quand Simon voudrait retenir Jésus en lui disant « Tout le monde te cherche », Jésus le ramène à l'essentiel, la prédication du Royaume : « Partons ailleurs, dans les villages voisins, afin que là aussi je proclame la Bonne Nouvelle ; car c'est pour cela que je suis sorti. » Jésus n'a

jamais déclaré « Je suis venu pour faire des miracles », il a dit qu'il était venu pour annoncer la Bonne Nouvelle : « Le Règne de Dieu s'est approché ». Les miracles sont le signe que le règne de Dieu est déjà là ; le risque est de n'y voir que le prodige. « C'est POUR cela aux Corinthiens que nous lisons ce même dimanche en deuxième lecture : Jésus et que je suis sorti » : on ne peut pas ne pas penser à l'insistance de Paul dans la lettre aux Corinthiens que nous lisons ce même dimanche en deuxième lecture : Jésus et Paul ont cette même passion de l'annonce de la Bonne Nouvelle ; on dirait qu'il y a urgence.

« Le lendemain, bien avant l'aube, Jésus se leva. Il sortit et alla dans un endroit désert, et là il pria. » Jésus va au désert pour rencontrer Dieu ; et aussitôt revenu près de ses disciples, il leur dit « Partons »... Est-ce la prière qui le pousse à partir ailleurs ? Loin d'affaiblir son ardeur missionnaire, il semble bien que cette retraite dans le silence le relance au contraire ; comme disait Mgr Coffy : « Jésus ne serait pas allé aussi loin dans l'évangélisation s'il ne s'était pas retiré aussi loin dans la prière ». Au fond, prière ou action, c'est un faux dilemme : l'une ne peut aller sans l'autre. Un autre Evêque disait au congrès eucharistique de Lourdes en 1981 : « Un évangéliste qui ne prie plus, bientôt n'évangélisera plus ».

Dernière remarque : les guérisons opérées par Jésus devraient, semble-t-il, remettre en cause certains de nos discours sur la souffrance ; si Jésus guérit les malades, c'est que la maladie est un mal ; s'il guérit en même temps qu'il annonce le Royaume, c'est parce que le mal contrecarre le projet de Dieu et donc il faut nous en débarrasser. Dans la première lecture, nous avons entendu Job crier sa souffrance, et à la fin du livre, Dieu lui donne raison d'avoir osé crier. *La souffrance en soi est toujours un mal, il faut oser le dire* ; il faudrait être fou pour oser dire en face à un malade « ce qui vous arrive est très bien »... Il est vrai que certains, avec la grâce de Dieu, trouvent dans la souffrance un chemin qui les fait grandir, mais la souffrance reste un mal. Et tous nos efforts pour lutter contre les souffrances des hommes vont dans le sens du projet de Dieu. Car Dieu sauve des hommes, et non des âmes désincarnées : la prédication de l'évangile n'est pas que paroles qui s'adresseraient à l'intelligence ou à la conscience ; elle est en même temps et inséparablement lutte contre ce qui fait souffrir les hommes.

